



JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1837.



SECONDE LETTRE

Sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme, par M. FARNEL.

(Suite.)



Guerre de Dâhis.

Aussitôt après la réconciliation de Qays, fils de Zoubayr, et de Rabî, fils de Ziyâd, les Absides, combinés avec leurs alliés, les Banoû-Abd-allah-Ghatafâr, marchèrent contre les Banoû-Fazârah. Les premiers étaient commandés par Rabî, et les Fazârides (avec quelques cavaliers de la branche de Mourrah et des tribus leurs alliées) par Houdhayfah, fils de Badr.

Journée de Dhou'lmourayqib.

Les deux armées se rencontrèrent, et le premier choc eut lieu sur un point du territoire de Scharab-

bah nommé Dhou'lmourayqib. Les Fazârides furent défaits; on leur tua, — entre beaucoup d'autres dont les noms sont perdus, — Awf, fils de Zayd, fils d'Amr, issu de Fazârah, fils de Dhoubyân; et Damdam, de la famille des Mourrides, issue de Sad, autre fils de Dhoubyân. Ce Damdam fut tué par le cavalier Antarah (l'Antar du vulgaire).

Peu après cette affaire, Antarah sut que Houssayn et Harim, les deux fils de Damdam, avaient tenu sur son compte des propos injurieux et menaçants. C'est à cela qu'il fait allusion dans le poème qui commence par ces mots :

O demeure d'Ablah, située dans l'expansion de la vallée, parle, parle-moi d'Ablah! Je te souhaite le bonjour, ô demeure d'Ablah! Je te salue¹!

lorsqu'il dit :

Je serais fâché de mourir avant que la meule de la guerre m'ait fait tourner en face des deux fils de Damdam,

Qui m'outragent de leurs langues quand je ne les ai point outragés; qui, lorsque j'étais loin d'eux, ont fait vœu de répandre mon sang.

Qu'ils me tuent donc, s'ils peuvent! En attendant j'ai régaté de leur père les hyènes et les vautours séculaires²: ils ne peuvent pas empêcher cela.

Lorsque, dans la mêlée, Damdam me vit venir et re-

¹ Ablah était la cousine germaine d'Antarah et la dame de ses pensées. Le poème auquel ces vers appartiennent est la mouallaqah d'Antarah.

² Les Arabes attribuaient aux vautours une longévité extraordinaire, et c'est à cette notion que se rattache la fable des Vautours de Louqmân. (Voyez le *Specimen hist. Arab.* page 36.)

connut que je lui en voulais, il montra les dents, mais ce ne fut pas pour rire.

Antarah parle encore de cette journée dans ce vers d'un autre poëme :

Tu reconnus ton erreur lors de la rencontre de nos cavaliers dans la plaine de Mourayqib.

Journée de Dhoû-Hiçâ.

La défaite des Fazârides avec leurs alliés; dans la journée de Dhou'lmourayqib, engagea toutes les familles de Dhoubyân à faire cause commune contre les Absides. La réunion de leurs forces eut lieu à Dhoû-Hiçâ, dans la vallée de Ssafâ, du territoire de Scharabbah. Ce point est à trois nuits de distance de Qatan et à une nuit de Yamouriyah.

Les Absides, craignant de ne pas pouvoir résister à toutes les forces de Dhoubyân, cherchèrent leur salut dans la fuite; mais les Dhoubyânides les poursuivirent, et les ayant atteints, ils leur crièrent : « Extermination ou satisfaction! »

Qays fit signe à Rabi de ne point livrer bataille. (Maydâniyy nous apprend que dans cette rencontre, comme dans la précédente, les Absides avaient conféré le commandement militaire à Rabi, fils de Ziyâd.) — « Offrons-leur quelques-uns de nos enfants en otages, dit-il à Rabi; une fois sortis de ce mauvais pas, nous aviserons ensuite aux moyens de rétablir nos affaires. »

Qays fit donc des propositions de paix. On convint que les otages seraient confiés à la garde

de Soubay, fils d'Amr, de la famille de Thalabah, fils de Sad, fils de Dhoubyân. Huit jeunes gens de la tribu d'Abs lui furent aussitôt livrés; et, satisfaits de l'arrangement, les Dhoubyânides se retirèrent.

Or Qays avait conclu cette trêve contre l'avis de Rabî, qui aurait voulu qu'on acceptât le combat. C'est à ce sujet qu'il dit dans ses vers :

Voici mon avis (mais il ne m'appartient point de diriger les conseils de Qays; je propose ce qui me paraît proposable; je vois ce qui est visible : Dieu seul voit ce qui est caché).

Voici ce que je dis à Qays : Après le meurtre de Mâlik, ton frère, peux-tu parler de paix aux enfants de Dhoubyân? peux-tu parler de paix lorsque le feu de l'hostilité embrase tous les cœurs?

Les otages demeurèrent entre les mains de Soubay, fils d'Amr, jusqu'au jour de sa mort.

Se voyant près de sa fin, il dit à son fils Mâlik :
 « Je te lègue une noblesse immortelle en te léguant
 « la garde de ces enfants, si tu sais les garder. Mais
 « déjà il me semble voir de ma tombe ton oncle ma-
 « ternel Houdhayfah, fils de Badr, qui vient te trouver
 « et te dire, en contractant ses paupières pour en ex-
 « primer des larmes : Nous avons donc perdu notre
 « sayyid, notre chef, le plus digne homme de la
 « tribu! — Je le vois d'ici qui te caresse et fait sem-
 « blant de chérir ma mémoire pour obtenir de toi
 « la cession des otages qui furent confiés à ma pro-
 « bité, et se donner ensuite le plaisir de les tuer.....
 « Après un pareil abandon, mon enfant, c'en est

« fait de ton honneur à tout jamais. — Crains-tu de
 « ne pouvoir résister aux instances de ton oncle?
 « en ce cas pars avec ces jeunes gens, et rends-les
 « à leurs familles. »

Soubay n'eut pas plus tôt fermé les yeux, que Houdhayfah vint tourner autour de son fils Mâlik, ainsi que le vieillard l'avait prévu, et fit si bien que le jeune homme lui livra les otages.

Houdhayfah les emmena à Yamouriyyah. Là il tirait chaque jour de prison un de ces jeunes gens, le plantait dehors en manière de but, et lui disait : « Appelle ton père ! » et tandis que le jeune homme criait en vain, « Mon père ! mon père ! » Houdhayfah le tuait à coups de flèches.

Journée de Yamouriyyah.

La nouvelle de cette atrocité étant parvenue chez les Absides, ils tombèrent sur les Fazârides dans la plaine de Yamouriyyah et leur tuèrent douze hommes, entre autres : Mâlik, fils de Soubay, celui qui avait livré les otages à Houdhayfah ; — Yazîd, son frère ; — Amir, fils de Lawdhân ; — Hârith, fils de Zayd ; — et Harim, fils de Damdam et frère de Houssayn.

La journée de Yamouriyya porte encore le nom de Nafr, parce que ce dernier point est à peu de distance de Yamouriyyah.

Journée de Habâah.

Les deux tribus ennemies eurent bientôt après un nouvel engagement, en un jour de chaleur extrême,

non loin de la citerne de Habâah. Le combat dura depuis l'aurore, quand à l'heure de midi l'excès de la chaleur sépara les combattants.

Or la citerne de Habâah se trouvait dans la région occupée par les Dhoubyanides.

A force de chevaucher et de galoper, Houdhaylah avait les cuisses tout en feu; Qays en fut informé, et dit aux Absides : « Demain, au plus fort de la chaleur, Houdhaylah ne manquera pas d'aller prendre un bain dans la citerne; c'est là qu'il faut le surprendre. » Les Absides se mirent donc à la recherche des traces de Sârif, cheval de Houdhaylah, et de Hanfâ, jument de Hamal. Ce fut Qays qui les trouva. « Voici, dit-il, la piste de Hanfâ et voilà celle de Sârif. » Il n'y avait plus qu'à les suivre, et, en les suivant, ils arrivèrent auprès de la citerne de Habâah dans la grande chaleur du jour.

Hamal, fils de Badr, les vit venir quand il n'était plus temps de leur échapper, et dit à ses compagnons : « Quels sont les hommes que vous verriez avec le plus d'horreur au-dessus de vos têtes? » Ils répondirent : « Qays, fils de Zouhayr, et Rabi, fils de Ziyâd. — Eh bien, voici Qays. »

A peine avait-il achevé de prononcer ce peu de mots que Qays et ses compagnons parurent debout sur le bord supérieur du limbe de la citerne : — et comme s'il eût répondu aux cris des otages qui appelaient leurs pères lorsqu'on les assassinait à coups de flèches, Qays disait à haute voix : *Libbayhoum libbayhoum!* « Nous voilà, mes enfants, nous voilà!

Noms de ceux qui étaient venus goûter le frais dans la citerne :

Houdhayfah et Hamal, son frère, fils de Badr;

Mâlik, fils de Badr;

Warqâ, fils de Hilâl, des Banou-Thalabah-ibn-Sad;

Hamasch, fils de Wahb.

Schaddâd, fils de Mouâwiyah, l'Abside, se placa entre eux et leurs chevaux pour leur couper la retraite. Ce Schaddâd (est le père d'Antarah; il montait une jument nommée Djarwah, et l'a célébrée dans ces vers :

Si quelqu'un s'informe de moi, qu'il sache que je ne fais qu'un avec Djarwah, et qu'à nous deux nous sommes pour l'ennemi comme une bouchée qu'il aurait avalée de travers.

En temps de disette je partage avec elle mon repas. Je la couvre de mon manteau quand il gele.

Schaddâd s'étant posté comme nous l'avons dit les cavaliers absides tombèrent sur les baigneurs.

Alors Hamal n'eut pas honte d'implorer la clemence de Qays. « Qays, je t'en conjure par Dieu et les liens du sang..... » Pour toute réponse Qays répétait ces mots terribles, *Labbaykoun! labbaykoun!* « Nous voilà, mes enfants, nous voilà! »

Houdhayfah comprit que Qays ne leur ferait point quartier pour l'amour de Dieu, et reprocha à Hamal sa lâche déprécation. « Laisse là les formules banales! » lui dit-il, et s'adressant à Qays

« Songe bien que si tu verses mon sang il n'y a plus de paix à espérer pour Ghatafân. — Que Dieu emporte la paix de Ghatafân! » s'écria Qays.

Au même instant Qirwâsch se jeta sur Houdhayfah et lui cassa les reins d'un coup de lance à large fer. Hârith, fils de Zouhayr, et Amr, fils de l'Aslah, l'achevèrent à coups de sabre. Hamal, son frère, fut tué par Rabî, fils de Ziyâd (le parfait), et célébré par Qays dans un chant funèbre que voici :

Apprenez que le plus illustre des hommes vient de tomber au bord de la citerne de Habâah pour ne plus se relever.

N'était le souvenir de son injustice, je ne cesserais de pleurer sur lui que lorsque les astres cesseraient de se lever.

Mais ce héros, Hamal, fils de Badr, a abusé de sa force, et l'oppresseur ne peut faire qu'une mauvaise fin.

Pour moi, j'ai été patient et débonnaire, et je crois que c'est ma patience qui a soulevé mes frères contre moi. La longanimité est quelquefois traitée de faiblesse.

Je me suis frotté aux hommes et ils se sont frottés à moi; mais j'ai su distinguer entre l'homme droit et l'homme tortueux¹.

Quant à Houdhayfah, son cadavre reçut le trai-

¹ C'est quelque chose de touchant qu'un poème funèbre chanté par le roi vainqueur à l'intention, — et s'il m'est permis de hasarder une conjecture, — pour le repos de l'âme ou des mânes d'un ennemi injuste qu'il vient de terrasser. Dans ce dernier devoir rendu à un mort illustre, Qays fait cependant la part de l'équité : il rappelle la perfidie de Hamal lors de la course de chevaux. On a vu que, selon la tradition d'Abou-Oubaydah, ce fut Hamal, frère du roi de Dhoubyan, qui entra en lice avec Qays et lui enleva la victoire par un honteux stratagème.

tement qu'il avait fait subir aux cadavres de ses victimes : on lui coupa la langue et le pénis, et on lui mit le pénis dans la bouche et la langue dans le fondement.

C'est à ce sujet qu'un poète a dit :

A la citerne de Habâah est un cadavre qui porte un écriteau au derrière; et sur cet écriteau vous lisez : « Que l'oppression retombe sur l'opresseur! »

Ouqayl, fils d'Oullafah le Mourride, apostrophe ainsi, dans ses vers, Awf, fils de Badr et frère de Houdhayfah :

Awf allume le feu pour régaler ses hôtes; mais il n'a garde de l'allumer près de la citerne de Habâah, — et pour cause :

C'est qu'on voit, près de la citerne de Habâah, une tête qui fait la honte éternelle des enfants de Badr et appelle inutilement la vengeance.

J'entends la tête de Houdhayfah, autrement dit Abou-Ward, laquelle embouche un pénis noir près de la citerne de Habâah.

Un autre poète, Rabi, fils de Qanab, s'est exercé sur le même sujet :

Il y a (dit-il) des hontes qui s'effacent et des affronts que le temps peut user; mais la honte des Fazârides est insaisissable.

Du derrière de leur chef sort une langue qui parle sans cesse de leur ignominie, et un écriteau indélébile qui en perpétue l'éclat.

Amr, fils de l'Asla, un de ceux qui achevèrent Houdhayfah à coups de sabre, célèbre son exploit dans les vers suivants :

Je prends à témoin le ciel et la terre, Dieu et l'homme et la ville sainte,

Que j'ai payé à Habâah les exploits des Badrides par un meurtre qui n'admet point d'expiation.

Lorsque nous nous rencontrâmes sur les bords de la citerne et que les armes flambaient dans nos mains,

J'enfonçai mon glaive dans le corps de Houdhayfah en lui disant : Tiens, Houdhayfah, prends ce glaive, en ta qualité de souverain et maître.

Le massacre de Habâah fut considéré comme une énormité dans toutes les familles de Ghatafân (non à cause des circonstances mêmes du massacre. — Tuer son ennemi au bain ou le tuer en bataille rangée, c'est exactement la même chose pour un Bédouin en vendette ; — mais en raison de la dignité et de l'importance des morts. Dans leur opinion, le meurtre d'un aussi grand sayyid que Houdhayfah eût-il été plus méchant que le diable, exigeait une réparation éclatante.) Elles se réunirent donc contre les Absides. Ceux-ci, ayant reconnu qu'ils ne pouvaient plus tenir la campagne dans le pays occupé par les tribus issues de Ghatafân, prirent le parti de l'émigration.

(L'histoire de cette émigration est racontée en abrégé dans le *Kitâb-aliqd*, et avec plus de détails dans le livre de Maydâniyy ; mais comme ces détails m'inspirent peu de confiance, je n'aurai recours à Maydâniyy que pour remplir les lacunes du récit d'Ibn-Abd-rabbouh.)

Les Absides se transportèrent d'abord dans le Yamâmah, où demeuraient leurs *grands-oncles ma*

ternels, les Banou-Hanifah. (Ablah, fille de Douï ou Addouï, fils de Hanifah, de la tribu de Bakr-ibn-Wail, fut, selon Maydaniyy, la mère de Rawâlah, grand-père de Zouhayr et bisaïeul de Qays, roi des Absides.) Après un court séjour chez les Banou-Hanifah, Qays, s'étant brouillé avec leur chef, Qatadah, fils de Maslam, alla se mettre, lui et son peuple, sous la protection des Banou-Sad, de Tamim.

Journée d'Alfourouq.

Les Banou-Sad trahirent leurs hôtes¹. Ils allèrent trouver Mouâwiyah, fils de Djawn le Kalbide, roi de Hadjar, et, en lui offrant l'appât d'un riche butin, l'engagèrent à leur prêter ses troupes, pour assaillir les Absides, dont ils voulaient dévorer la substance. Mais les Absides furent informés de leur perfide intention par une femme de Sad mariée dans leur tribu et que ses parents avaient avertie de l'attaque qui se préparait, persuadés qu'elle n'hésiterait pas à les rejoindre.

En conséquence les Banou-Abs plièrent leurs tentes à l'entrée de la nuit et expédièrent en avant leurs femmes et leurs troupeaux. Quant aux cavaliers, ils se postèrent en un lieu nommé Alfourouq pour couvrir la marche des femmes, et y attendirent l'ennemi de pied ferme.

Les Banou-Sad, accompagnés des auxiliaires de

¹ Voilà ce que j'ai vu de plus odieux dans les annales des Bedouins. Le massacre des otages par Houdhayfah était un crime individuel, mais ceci est le crime de toute une tribu.

Mouâwiyah, se jetèrent au matin sur le camp de leurs hôtes, qu'ils croyaient surprendre; mais, à leur grand désappointement, ils n'y trouvèrent que des cendres chaudes, restes des feux que les Absides avaient allumés la veille pour qu'on ne se doutât point de leur absence pendant la nuit. S'étant mis aussitôt à leur poursuite, ils les trouvèrent et les chargèrent à Alfouroûq. (Dans le *Kitâb-aliqd* il n'est point question d'attaque. Est-ce une lacune?—Suivant le texte d'Ibn-Abd-rabbouh, tel que mes deux manuscrits le présentent, on dirait que les Tamimides renoncèrent à l'attaque en voyant que le butin leur avait échappé. Mais les vers d'Antarah cités par Maydâniyy semblent indiquer un engagement, et c'est ce qui me détermine à donner la version de Maydâniyy pour cette partie du récit.) Selon ce dernier auteur, les Absides repoussèrent leurs ennemis et rejoignirent ensuite leurs femmes, auxquelles ils firent faire une marche forcée de trois jours et trois nuits, tant qu'enfin la fille de Qays dit à son père : « O mon père, est-ce que tu veux « parcourir la terre d'un bout à l'autre ? » Qays comprit que les femmes n'en pouvaient plus et ordonna de faire halte en prononçant le mot *anikouï*, « faites « accroupir les chameaux. »

Antarah parle de la journée d'Alfouroûq dans des vers (qui contiennent le germe de toute la chevalerie des sept ou huit siècles suivants). Les voici.

Nous défendîmes nos femmes à Alfouroûq et détournâmes de leurs têtes la flamme qui les menaçait.

Je leur jurai, au plus fort de la mêlée, quand le sang ruisselait des poitrines de nos chevaux, je leur jurai de ne point lâcher l'ennemi aussi longtemps qu'il brandirait une lance.

Ne savez-vous pas que les fers de nos lances suffiraient pour nous assurer l'immortalité, si le temps respectait quelque chose?

Et quant à nos femmes, nous sommes les gardiens vigilants de leur honneur. — Notre extrême sollicitude fait leur quiétude et leur gloire.

Les Absides, après avoir repris haleine, se remirent en route et ne s'arrêtèrent que sur le territoire des Banoû-Dabbah (branche collatérale de Tamîm), qui leur accordèrent l'hospitalité.

A quelque temps de là les deux tribus firent une course en commun sur les terres des Hanzhalides (de Tamîm). Au retour de cette expédition un Abside, ayant capturé une femme de Hanzhalah, la chassait devant son cheval (comme une bête de somme). C'était en un jour de grande chaleur, et la pauvre femme était toute haletante.

« Aie pitié d'elle, » lui dit un homme de Dabbah.

« — Ha! tu t'intéresses à cette femme? »

« — Assurément. »

« — Eh! avance donc, » dit alors l'Abside à sa captive en lui donnant de la pointe de sa lance dans le dos.

Le Dabbide, furieux, s'élança sur l'Abside et le tua. Ce meurtre amena une querelle à la suite de laquelle les deux tribus se séparèrent.

Après bien des vicissitudes dont le *Kitâb-aliqd* ne

parle pas, et que vous trouverez dans l'ouvrage de Maydâniyy, les Absides s'ennuyèrent de leur vie errante et songèrent à rejoindre la grande famille de Ghatafân, dont ils faisaient partie. Pour cela il fallait donner satisfaction à leurs frères. Le premier qui fit un effort généreux vers ce but fut Harmalah, fils de l'Aschar. Harmalah étant mort, Hâschim, son fils, le remplaça et continua à livrer des chameaux aux parents des Dhoubyanides qui avaient été tués dans la guerre de Dâhis.

Journée de Qatan.

Aussitôt après l'ouverture des négociations les Absides étaient rentrés sur le territoire de Ghatafân et avaient campé à Qatan, où les deux tribus s'occupaient d'apurer leur compte d'hommes morts et de chameaux vivants. Sur ces entrefaites Houssayn le Mourride, dont le père, Dâmdam, avait été tué par Antarah au combat de Dhoulmourayqib, ayant rencontré (à l'écart) un certain Tidjân, de la famille de Makhzoûm-ibn-Mâlik (la branche d'Antarah), se fit justice lui-même, et régla son compte particulier en tuant Tidjân pour Dâmdam, son père.

Ce meurtre inattendu causa une vive indignation chez les Absides et leurs fidèles alliés les Banno-Abd-Allah-Ghatafân. « Non, s'écrièrent-ils, nous ne ferons point la paix avec vous tant que la mer baignera Soufâh! Aussi bien n'est-ce pas la première fois que nous sommes victimes de votre

« perfidie. » Abs et Dhoubyân reprirent donc les armes l'une contre l'autre, et un engagement eut lieu à Qatan, dans lequel un Dhoubyânide, nommé Outbah, fut tué par Amr, fils de l'Asla. Ce fut la fin des hostilités. A la suite de cette affaire, des hommes amis de la paix intervinrent entre les deux tribus, et l'on entama de nouveau les pourparlers. Khâridjah, fils de Sinân, de la tribu de Dhoubyân et de la branche de Mourrah-ibn-Awf, amena son fils au père de Tidjân, et le lui livra en disant : « Voilà un équivalent de ton fils. » Le père de Tidjân garda l'otage pendant quelques jours, au bout desquels Khâridjah lui offrit une composition de cent chameaux, qu'il accepta. Par ce moyen la paix fut rétablie entre les Absides d'une part et les sous-tribus de Fazârah et de Mourrah de l'autre. Ces familles contractèrent alliance.

Journée de l'étang de Qalbah.

Abou Oubaydah termine ainsi l'histoire abrégée de la guerre de Dâhis :

Les seuls Banou-Thalabah-ibn Sad ne voulurent point accéder à la paix, et dirent aux Absides : « Nous ne serons point satisfaits que vous n'ayez payé pour nos morts : si vous ne nous donnez point satisfaction, nous verserons le sang des meurtriers, et ce sera en vain que vous en demanderez compte. » Cela dit ils quittèrent le congrès et se dirigèrent sur l'étang de Qalbâ; mais les Absides, marchant

sur le même point par un autre chemin, y arrivèrent avant eux et leur interdirent l'approche de l'étang, en sorte qu'ils furent en danger de mourir de soif, eux et leur bétail. Awf et Maqil, tous deux, fils de Soubay, fils d'Amr, de la famille de Thalabah (et frère du Mâlik qui avait abandonné à Houdhayfah les otages des Absides) s'interposèrent entre les deux partis et les amenèrent à un accommodement. C'est à eux que le poète Zouhayr s'adresse dans ce vers de sa mouallaqah :

Vous rétablites la concorde entre Abs et Dhoubyân après une guerre d'extermination¹.

¹ Zawzaniyy, dans son commentaire de la mouallaqah de Zouhayr, prétend que le poète a voulu parler de Harim le généreux, fils de Sinân, et de Hârith, fils d'Awf; sur quelle autorité? je l'ignore. — Nous avons vu que ce fut Khâridjah, fils de Sinan et frère de Harim, qui paya pour Tidjân; et quant à Hârith, fils d'Awf, il s'entremît bien pour la paix, selon une tradition rapportée par Maydâniyy; mais ce fut à la suite d'une affaire antérieure à celle de Qatan, et dont Abou-Oubaydah ne fait point mention. Il est donc à peu près certain que ni Harim, fils de Sinân, ni Hârith, fils d'Awf, n'eurent l'honneur de la pacification définitive. — Ce qui a pu donner lieu à l'erreur de Zawzaniyy en ce qui concerne Harim, c'est que Zouhayr, fils d'Abou-Soulma, l'auteur de la mouallaqah, a effectivement célébré la générosité de Harim, mais dans un autre poème, qui commence par ce vers :

قَفَّ بِالْدِّيَارِ الَّتِي لَمْ يَعْهَدْهَا الْقَدِيمُ
بَلَى وَغَتَّرَهَا الْأَرْوَاحُ وَالْقَدِيمُ

Arrête-toi en ces lieux qui furent habités; ce n'est pas le seul temps, mais le temps, les vents et la pluie, qui ont fait disparaître les traces d'une habitation dont je chéris la mémoire.

Le même poème renferme ce vers-ci :

« Ainsi, dit Abou-Oubaydah (et c'est la seule phrase d'historien que j'aie remarquée dans son récit), ils rapportèrent la paix de l'étang où ils étaient allés chercher la guerre. »

Voilà, mon cher monsieur Mohl, la tradition originale d'après laquelle Nouwayriyy a donné l'histoire de la guerre de Dâhis. Cela est bien court pour une guerre qui a duré quarante ans. J'aurais pu allonger ce récit de tous les détails et de toutes les variantes que l'on trouve dans le *Kitâb-alaghâniyy*, le commentaire du Hamaçâh par Tabrîziyy et les Proverbes de Maydâniyy; mais cela m'eût trop éloigné de la *route royale* que m'a tracée Ibn-Abd-cabbouh, et que je ne dois pas perdre de vue. Je me contenterai d'ajouter à ce qui précède une circonstance rapportée par Maydâniyy, parce qu'elle peut servir à jeter du jour sur l'époque de la paix.

Après la journée de Qatan, dit Maydâniyy, on convint d'une composition, non de cent, mais de

إِنَّ الْبَخِيلَ مَلُومٌ حَيْثُ كَانَ وَلَا كُنَّ الْجَوَادُ عَلَى عِلَاتِهِ هَرِمٌ

L'avare a beau faire, il est toujours blâmé; mais Harim le généreux aura toujours raison.

Harith, fils d'Awf, était, ainsi que Sinân, de la branche des Mourrah-ibn-Awf. (Voyez le *Scharh schawâhid-almoughny*, et le *Ssahâh* de Djawhariyy, à l'article *عَلَّ*.)

deux cents chameaux, pour le meurtre du fils de Tidjân, et Khâridjah en paya une centaine comptant. L'islamisme étant survenu le dispensa de payer les cent autres.

La loi de Mahomet fixait à cent chameaux la composition qu'un musulman pouvait exiger pour le sang d'un de ses proches.

Dans ma première annexe, en date du 27 février, je vous ai promis le texte du *Kitâb-alaghâniyy* sur Zouhayr, fils de Djanâb. Mon intention était de vous l'envoyer manuscrit, mais ayant réfléchi depuis que vous ne pouviez pas, sans beaucoup de frais, imprimer les vers avec le *schakel* (les voyelles et les signes orthographiques), je crois devoir différer l'envoi de ce texte jusqu'à ce que j'aie réussi à le faire lithographier.

Dans ma lettre en date de février, à la page 368, je disais qu'il devait y avoir un degré d'omis dans la généalogie du meurtrier de Yazîd, fils de Mouhallab, telle qu'on la trouve dans l'*Aghâniyy*; le *Qâmoûs* de Fayrouzâbâdiyy, que j'ai consulté depuis, me met à même de restituer ce degré, auquel il faut probablement en ajouter un autre. Voici ce que dit le *Qâmoûs* à l'article *فحل* :

وابن عباس بن حسان قاتل يزيد بن المهلب وتخالفا في
ضربة فقتل كل منهما صاحبه

Il résulte de ce passage que *Fahl* est le nom du

guerrier, et *Abbâs* celui de son père. En admettant cela et rétablissant le nom du grand-père, *Hafsân*, dans la généalogie de l'*Aghâniyy*, elle devient :

الحمد بن عباس بن حسان بن سُمَيْر بن ابى شراحيد
بن عَرَبِي بن ابى جابر بن زهير بن حناب

Cette généalogie, qui a droit à notre préférence, nous donne l'époque où florissait Zouhayr, fils de Djanâb; car, en comptant les générations de sa ligne à raison de trois par siècle, il aurait eu un fils (*Abou-Djâbir*) quatre-vingts ans environ avant la naissance de Mahomet; mais cela ne suffit pas pour qu'il ait pu assister à la bataille de *Khazâz*, si l'on s'en tient au sentiment d'*Abou-Amr*, fils d'*Akalâ*, sur la date de cette victoire.

Avant d'aller plus loin je dois rectifier ici une des erreurs assez nombreuses qui me sont échappées dans ma lettre à M. B. Duprat. J'ai eu grandement tort d'assimiler la durée de toutes les générations bédouines à celle des générations de *Bakr* et de *Taghlib*. Ces deux tribus occupaient le *Tihâmah*, contrée extrêmement malsaine; et voilà pourquoi leurs générations sont si courtes. Mais celles de *Qays-Aylân* et de *Tamîm*, qui vivaient dans des circonstances atmosphériques incomparablement meilleures, sont égales à celles de *Qouraysch*, ou plus longues. C'est d'ailleurs ce que prouvent un grand nombre de synchronismes auxquels je n'avais pas eu égard lorsque j'écrivais à M. Duprat. D'après cette observation de mon savant et respectable ami

le docteur Pruner, de Bavière, qui a fait un séjour assez long sur la côte occidentale de l'Arabie, la limite inférieure de la date de la bataille de Khazâz (d'après la donnée d'Abou-Amr) se trouve fixée à 231 ans (au lieu de 291) avant la naissance de Mahomet.

Supposons maintenant que Zouhayr, fils de Djannâb, ait eu Abou-Djâbir dans sa vieillesse, à l'âge de cinquante ans par exemple, — il s'ensuivra que le plus ancien poète arabe dont il nous reste des fragments de quelque étendue est né cent trente ans environ avant Mahomet, et près de vingt-sept ans avant Koulayb. [La date de la naissance de Koulayb (cent trois ans avant la naissance de Mahomet) est calculée en prenant pour base la généalogie d'Ascha comparée à celle du prophète. J'ai vérifié tout récemment la première et la tiens aussi incontestable que la seconde. L'époque de Koulayb peut donc servir désormais de point de repère.]

Il n'est guère possible, en effet, de placer plus haut l'époque de Zouhayr le Kalbide, puisque nous savons historiquement, d'une part, qu'il a fait la guerre au fameux Koulayb, et de l'autre, que les premières *qassîdât* ne remontent pas à plus d'un siècle avant Mahomet. Cette limite des *qassîdât* est celle de Ssouyoûtiyy; je n'avais pas vu l'an dernier le passage du *Mouzhir* où elle se trouve indiquée, et ne connaissant pas alors de poète plus ancien que Mouhalhil, je devais naturellement me contenter de la limite d'Ibn Schabbah.

Si donc on veut que Zouhayr le Kalbide, à défaut de Koulayb, ait assisté à la bataille de Khazâz, il faut la supposer beaucoup plus voisine de Mahomet que ne le voulait Abou-Amr, et la placer, avec Nouwayriyy, sous le règne de Ssahbân, successeur d'Abraham, fils de Ssabbâh. Or, selon la table chronologique des rois du Yaman donnée par M. de Sacy, il y aurait cent soixante et dix ans d'intervalle entre l'avènement de Ssahbân et la naissance de Mahomet, et deux cents ans entre cette dernière époque et l'avènement d'Abrahâh, fils de Ssabbâh. Cette table chronologique est donc (pour ces deux règnes) inconciliable avec les traditions dont je m'occupe.

Mais voici quelque chose de bien plus embarrassant : Khâlid, fils de Djafar, fils de Kilâb, est le grand-oncle du poète Labîd, qui a survécu à Mahomet. Abou-Oubaydah nous apprend que ce Khâlid fut assassiné chez Aswad, fils de Moundhir *et frère de Noumân, fils de Moundhir*. D'un autre côté, Hamzah d'Ispahan fait venir le même Khâlid, fils de Djafar, fils de Kilâb, à la cour de Hassân, fils d'Amr, roi du Yaman : or M. de Sacy place l'avènement de Noumân, fils de Moundhir, en l'an 588 de J. C., et l'avènement de Hassân en 455, c'est-à-dire cent trente-trois ans avant.—Si vous supposez qu'il y a une grosse erreur dans le *Kitâb-aliqd*, et que le nommé Aswad, fils d'Almoundhir, n'est pas le frère de Noumân, fils d'Almoundhir, mais bien le roi dont M. de Sacy place l'avènement en l'année

460 de J. C., vous croirez avoir résolu la difficulté et concilié les deux traditions; mais quand vous viendrez à réfléchir qu'entre Labid et notre Khâlid il n'y a qu'une génération, qu'un degré; que Labid est mort en 41 de l'hégire, et que, d'après toutes ces données chronologiques, il y aurait deux cents ans d'intervalle entre la mort du poète et la visite que son grand-oncle rendait au roi du Yaman, vous serez forcé ou d'admettre la prodigieuse longévité, de Labid, ou de raccourcir de beaucoup les règnes des derniers rois du Yaman. Au reste on ne peut guère douter qu'Abou-Oubaydah n'ait rapporté sa tradition au temps de Noumân-Abou-Qâboûs; car dans la journée de Houraybah il est question de deux escadrons, dont l'un se nomme *Schahbâ* et l'autre *Dawsar*; et Djawhariyy nous dit positivement que Dawsar était un escadron à la solde de Noumân, fils de Moundhir.

Laissons donc de côté le roi du Yaman, et revenons aux rois de Hîrah.

Il résulte des traditions que j'ai publiées dans ma lettre à M. Duprat, que l'assassinat de Khâlid eut lieu sous le règne de Noumân, fils d'Almoundhir, et dans l'asile ouvert par Aswad, frère du roi, et que la bataille de Schib-Djabalah, qui fut une des conséquences de cet assassinat, et à laquelle Noumân prit une part directe, date de l'année où naquit Mahomet. Cependant Aboulféda fait naître le prophète dans la huitième année du règne d'Amr, fils de Hind, dont l'avènement au trône aurait pré-

cédé de vingt-quatre ans celui de Noumân, d'après la table de M. de Sacy.

D'autre part, il semblerait que Hârith, fils de Zhâlim, le meurtrier de Khâlid, est beaucoup plus ancien que ne le fait Abou-Oubaydah, et qu'il a dû être contemporain de Zoûhayr, fils de Djanâb; car, suivant Ibn-Alarâbiyy (cité par l'auteur de l'*Aghâniyy*), ce Zouhayr abolit le *haram* (asile inviolable) que Riyâh, fils de Zhâlim, avait construit pour les Banou-Ghatafân, ses frères, à l'imitation de celui de la Mecque. Or Hârith, fils de Zhâlim, était, ainsi que Riyâh, fils de Zhâlim, de la famille des Mourrah-ibn-Awf; et la généalogie de Hârith ne laisse presque pas douter qu'ils ne fussent frères, fils du même père. Cette généalogie, jusqu'à Adnân, ne contient que dix-sept degrés, en comptant les deux extrêmes, tandis que celle de Mahomet, jusqu'au même Adnân, en présente vingt-deux (encore ai-je compté Qays-Aylân pour deux degrés). Il en résulterait que Hârith, fils de Zhâlim, serait né cent vingt-sept ans environ avant Mahomet, et que la tradition sur le meurtre de Khâlid doit se rapporter au règne d'Aswad, fils de Moundhir, fils de Noumân le Borgne. A ce compte Khâlid, fils de Djafar, aurait pu voir Hassân, roi du Yaman, et Asward, roi de Hîrah. Cette observation servira, je l'espère, à sortir du dédale.

Je ne saurais terminer cette lettre sans remarquer que la tradition relative à Zouhayr le Kalbide infirme en grande partie le témoignage d'Abou-

Amr, fils d'Alalâ, sur la journée de Khazâz. Il en résulte en effet que le fameux Koulayb était, dans sa jeunesse, sous le joug du Yaman. Or nous savons que plus tard il l'a secoué, — et il ne l'a pu secouer que dans une bataille.

Je désire bien ardemment que les savants de l'Europe m'aident à débrouiller ce chaos. Il y a dans l'histoire dont je m'occupe assez de difficultés pour donner un exercice honnête à dix ou douze intelligences.

NARASINHA OUPANICHAT.

Analyse de cet ouvrage par M. le baron D'ECKSTEIN.

(Suite.

SUITE DU CHAPITRE III.

CARACTÈRE DU DIALOGUE.

Pradjâpati somme donc les dieux de puiser leur enseignement non pas dans la parole du maître, mais dans l'examen de conscience; il a raison, si les dieux ne se montrent pas infatués de leurs propres lumières, si cet examen est entendu dans le sens de l'humilité, sans oubli de la science du maître; celui-ci ne les égare donc pas quand il ajoute : « Étudiez-